

fait peu de cas d'abord de cette demande qui ne lui paraît pas sérieuse et continue à jouer sans y prêter attention. Mais l'autre insiste et dit qu'il veut le cerf-volant et qu'il l'aura de gré ou de force. Cantin alors refusa net en garçon bien décidé à disputer son bien. La lutte s'échauffe et l'Irlandais tira alors un couteau et en frappe le jeune Cantin à la gorge et lui tranche la veine carotide. Le blessé, malgré sa blessure où s'échappait un flot de sang, a eu la force de se rendre chez son père à quelque distance de l'endroit où il jouait. On espère le sauver.—*Journal de Québec* du 12.

MURTRE.—Un horrible meurtre a été commis hier soir à environ cinq milles de cette ville, (Toronto.) Un journalier du nom de P. M. Shepherd s'est enivré hier soir; il travailla dans cet état, mais il eut tout le jour l'impression que sa femme lui était infidèle. Le soir il s'en revint à sa demeure, et possédé par le démon de la jalousie, il prit un fusil et se rendit à la chambre de son épouse. Il lui lâcha le coup en pleine poitrine. La femme a vécu jusqu'à ce matin. Shepherd a été arrêté et livré aux autorités.

ÉMEUTE.—A la dernière émeute de New-York contre les orangistes et irlandais, il y a eu trois tués sur le champ, et un nombre inconnu de blessés, estimé approximativement à cent cinquante, dont neuf mortellement atteints.

HORRIBLE ASSASSINAT.—La dernière malle arrivée de la Martinique le 23 juin nous apporte la nouvelle d'un assassinat atroce.

M. l'abbé Juin, ancien attaché au secrétariat de l'évêché de la Martinique, et plus tard auxiliaire à la paroisse du centre, qui était depuis plusieurs années, curé de la paroisse de Diégo-Martin, à la Trinidad, fut appelé, dans la nuit du 9 au 10 mai, à porter en toute hâte les secours de la religion à un malade résidant sur un des points les plus isolés de sa commune, et le prêtre, n'écoulant que la voix du devoir, se mit immédiatement en route. C'était, hélas! un guet-apens. Parvenu à l'endroit le plus désert où il devait quitter la grand-route pour se rendre par un sentier à la demeure du malade, M. l'abbé Juin fut soudainement assailli, précipité de son cheval, frappé de coutelas, et vivant encore, lentement mutilé par ses assassins.

Il paraîtrait, dit l'*Ere Nouvelle*, journal de la Trinidad, qui raconte ce crime, qu'un premier coup de coutelas sur la nuque a été porté à M. l'abbé Juin qui a été renversé de cheval sans forces et dans l'impossibilité de se défendre; alors l'assassin s'est livré sur sa victime à des excès qui ne peuvent avoir été inspirés que par un esprit de vengeance dont la *Vendetta* Corse ne peut donner qu'une faible idée. Le bras droit était entièrement séparé du tronc et jeté à distance; le bras gauche avait été amputé de la main qui n'était plus retenue que par un lambeau de chair; la poitrine et le ventre ne faisaient plus qu'une plaie béante; la langue avait été arrachée; on avait coupé les oreilles, le nez, les lèvres, on s'était enfin livré aux plus épouvantables mutilations. Et il est acquis que le vol n'a point été le mobile de ce crime. Dans la matinée du 10, le cheval de M. l'abbé Juin revenait au logis sans cavalier et donnait ainsi l'éveil; au moment où l'autorité avertie se livrait aux conjectures, un cabaretier, qui, en se rendant au bourg, avait passé devant le cadavre, venait faire sa déclaration et imprimer une direction aux recherches.

Les informations que nous recevons, dit en terminant l'*Ere Nouvelle*, sont si nombreuses et contradictoires; leur caractère est de nature si odieuse que nous suspendrons toute réflexion ou commentaire sur ce fait, sur lequel nous devons nécessairement revenir. Une récompense de 200 livres sterling a été promise au délateur qui livrerait l'assassin.

MASSACRE EN CHINE.—Il paraît que la nouvelle du massacre d'Européens en Chine est fautive.

Le *Journal Officiel* de Paris du 13 publie un article déclarant que le gouvernement n'a reçu aucune nouvelle du massacre de Chine, et que cette histoire est généralement considérée comme fautive.

A Londres et sur le continent, on exprime une grande indignation au sujet de l'histoire imaginaire du massacre des étrangers en Chine. Des dispositions vont être prises pour découvrir et punir l'auteur du télégramme du *Post*.

L'IROQUOISE.

HISTOIRE, OU NOUVELLE HISTORIQUE.

Suite.

Le long et tédieux hiver du Canada était passé; l'Outaouais gonflé avait rejeté son manteau de glace, et proclamé sa liberté du ton de la joie; Pété était revenu dans toute sa vigueur, et couvrait d'une fraîche verdure les bois et les vallons du St. Louis. Le P. Mesnard, suivant sa coutume journalière, avait à visiter les cabanes de son petit troupeau: il s'arrêta devant la croix qu'il avait fait ériger au centre du village; il jeta ses regards sur les champs préparés pour la moisson de l'été; sur les arbres fruitiers enrichis de bourgeons naissants; il vit les enfants travaillant avec ardeur dans les petits jardins, et il éleva son cœur vers Dieu, pour le remercier de s'être servi de lui pour retirer ces pauvres sauvages d'une vie de misère. Il jeta les yeux sur le symbole sacré, devant lequel il s'agenouilla, et vit une ombre passer dessus. Il crut d'abord que c'était celle d'un nuage qui passait; mais quand, ayant parcouru des yeux la voûte du ciel, il la vit sans nuages, il ne douta point que ce ne fût le présage de quelque malheur. Pourtant, lorsqu'il entra dans sa cabane, la vue de François dissipait ses sinistres pressentiments. "Sa face, dit-il, était rayonnante comme le lac, lorsque, par un temps calme, le soleil brille dessus." Elle avait été occupée à orner avec sa dextérité naturelle, une écharpe pour Eugène; elle la présentait au P. Mesnard, lorsqu'il entra. "Voyez, lui dit-elle, mon Père; je l'ai achevée, et j'espère qu'Eugène ne recevra jamais une blessure pour la souiller. Ah! ajouta-t-elle, il va être ici tout-à-l'heure: j'entends retentir dans l'air le chant des bateliers français." Le bon Père aurait été tenté de lui dire qu'elle s'occupait trop d'Eugène; mais il ne put se résoudre à réprimer les flots d'une joie bien pardonnable au jeune âge, et il se contenta de lui dire en souriant, qu'il espérait qu'après son premier mois de mariage, elle retournerait à ses prières et à ses pratiques de dévotion. Elle lui répondit pas; car en ce moment elle aperçut son époux, et courut à sa rencontre avec la vitesse du chevreuil. Le P. Mesnard les vit, comme ils s'approchaient de la cabane; le front d'Eugène portait les marques de la tristesse, et quoiqu'il s'égayât un peu aux caresses enfantines de François, ses pas précipités et sa contenance troublée faisaient voir clairement qu'il appréhendait quelque malheur. Il laissa François le devancer, et sans qu'elle s'en aperçut, il fit signe au P. Mesnard, et

lui dit: "Mon Père, le danger est proche: on a conduit hier une prisonnière iroquoise à Montréal, qui a avoué qu'un parti de sa tribu était en campagne pour une expédition secrète. J'ai vu des canots étrangers mouillés dans une anse de l'Isle aux Cèdres. Il faut que vous vous rendiez de suite à Montréal, avec François, dans mon bateau."

"Quoi! s'écria le Père, pensez-vous que j'abandonnerai mes pauvres ouailles, au moment où les loups viennent pour fondre sur elles?"

"Vous ne pourrez les défendre," mon Père, s'écria Eugène.

"Eh bien! je mourrai avec elles," répartit le Père.

"Non, mon Père, s'écria Eugène, vous ne serez pas si téméraire; partez, sinon pour vous-même, du moins pour ma pauvre François; que deviendra-t-elle, si nous sommes tués? Les iroquois ont juré de se venger d'elle, et ils sont aussi féroces et aussi cruels que des tigres. Partez, je vous en conjure, à chaque instant la mort s'approche de nous. Les bateliers ont ordre de vous attendre à la Pointe aux Herbes; prenez votre route par les érables: je dirai à François que Rosalie la fait demander, et que j'irai la joindre demain. Partez, mon Père, partez sans différer."

"Ah! mon fils, je ne puis partir; le vrai berger ne peut abandonner son troupeau."

Le bon Père demeura inflexible; et l'unique alternative fut d'avertir François du danger, et de l'engager à partir seule. Elle refusa positivement de partir sans son mari. Eugène lui représenta qu'il serait déshonoré pour la vie s'il abandonnait, au moment du danger, un établissement que son gouvernement avait confié à sa garde. "Je donnerais volontiers ma vie pour vous, François, lui dit-il, mais mon honneur est un dépôt sacré pour vous, pour mon pays; je ne puis m'en désaisir." Ses prières se changèrent en commandements.

"Oh! ne vous fâchez pas contre moi, lui dit François, je partirai; mais je ne crains pas de mourir ici avec vous." A peine eût-elle prononcé ces paroles que des sons effrayants retentirent dans l'air. "C'est le cri de guerre de mon père, s'écria-t-elle; St. Joseph, secourez-nous, nous sommes perdus!" La pauvre François se jeta au cou de son époux, le tint longtemps serré dans ses bras, avec une tristesse mêlée d'angoisses, et courut vers le bois. Le terrible cri de guerre suivit, et elle entendit en même temps ces mots comme si on les eût dits, d'une voix aigre, à l'oreille; "Vengeance, le jour de la vengeance de ton père viendra." Elle atteignit le bois, et monta sur une hauteur d'où, sans être vue, elle pouvait jeter ses regards sur la plaine verdoyante. Elle s'arrêta un instant: les canots iroquois avaient doublé la pointe de l'Isle, et arrivaient comme des vautours qui fondent sur leur proie. Les Outaouais sortirent précipitamment de leurs cabanes, armés les uns de fusils, les autres d'arcs et de flèches. Le P. Mesnard gagna le pied de la croix, d'un pas lent mais assuré, et s'agenouilla en apparence aussi peu inquiet à l'approche de la tempête, et aussi calme qu'il avait coutume de l'être à sa prière de vèpres. "Ah! disait François en elle-même, la première flèche qui l'atteindra boira son sang de vie!" Eugène se trouvait partout en même temps, poussant les uns en avant, et arrêtant les autres; et en quelques instants, tous furent rangés en bataille autour du crucifix.

Les iroquois étaient débarqués. François oublia alors la promesse qu'elle avait faite à son époux; elle oublia tout dans l'intérêt intense qu'elle prenait à l'issue du combat. Elle vit le P. Mesnard avancer à la tête de sa petite troupe, et faire un signal à Talasco. "Ah! saint Père, s'écria-t-elle, tu ne connais pas l'aigle de sa tribu; tu adresses des paroles de paix à un tourbillon de vent." Talasco banda son arc; François tomba sur ses genoux: "Dieu de miséricorde, protégez-le," s'écria-t-elle. Le P. Mesnard tomba percé par une flèche. Les Outaouais furent frappés d'une terreur panique. En vain Eugène les pressa-t-il de tirer; tous, à l'exception de cinq, tournèrent le dos à l'ennemi, et prirent la fuite. Eugène paraissait déterminé à vendre sa vie aussi cher que possible. Les sauvages se jetèrent sur lui et ses braves compagnons avec leurs couteaux et leurs casse-têtes. "Il faut qu'il meurt," cria François; et elle sortit précipitamment, et comme par instinct, de sa retraite. Un cri de triomphe lui apprit que la bande de son père l'avait aperçue; elle vit son époux pressé de tous côtés. "Ah! épargnez-le, épargnez-le, cria-t-elle, il n'est pas votre ennemi." Son père jeta sur elle un regard de colère, et s'écria: "Quoi! un français, un chrétien ne serait pas mon ennemi!" et il se remit à l'œuvre de la mort. François se jeta au plus fort de la mêlée; Eugène jeta un cri de douleur en l'apercevant; il avait combattu comme un lion, lorsqu'il avait cru qu'il lui gagnait du temps pour la fuite; mais lorsqu'il eut perdu l'espoir de la sauver, ses bras perdirent leurs forces, et il tomba épuisé. François tomba près de lui; elle l'embrassa et colla sa joue contre la sienne; pour un moment, ces sauvages ennemis reculérent, et la regardèrent en silence, mais leurs féroces passions ne furent suspendues que pour un instant. Talasco leva son casse-tête: "Ne le frappe pas, mon père, dit François d'une voix faible, il est mort." "Eh bien! qu'il porte la cicatrice de la mort," reprit l'incorruptible barbare, et d'un coup il sépara la tête d'Eugène de ses épaules. Un cri prolongé s'éleva dans l'air, et François devint aussi insensible que le tronc qu'elle tenait embrassé. L'œuvre de la destruction se poursuivit; les huttes des Outaouais furent brûlées; les femmes et les enfants périrent dans un massacre général.

Le Père rapporte que dans la furie de l'assaut, on passa près de lui, étendu et blessé comme il était, sans le remarquer; qu'il demeura sans connaissance jusqu'à minuit; qu'alors il se trouva près de la croix, ayant à côté de lui un vase plein d'eau et un gâteau sauvage. Il fut d'abord étonné; mais il crut devoir ce secours opportun à quelque iroquois compatissant. Il languit longtemps dans un état d'extrême débilité, et lorsqu'il se fut rétabli, trouvant toutes les traces de culture effacées à St. Louis, et les Outaouais disposés à attribuer leur défaite à l'effet éternel de ses doctrines de paix, il prit la résolution de pénétrer plus avant dans le désert pour y jeter la bonne semence, et abandonner la moisson au maître du champ. Dans son pèlerinage, il rencontra une fille Outaouaise qui avait été emmenée de St. Louis avec François, et qui lui raconta tout ce qui était arrivé à son élève chérie, depuis son départ jusqu'à son arrivée au principal village des Onnontagués.

Pendant quelques jours, elle demeura dans un état de stupeur, et fut portée sur les épaules des sauvages. Son père ne lui parla point, et ne s'approcha point d'elle; mais il permit à Allewemi de lui rendre toutes sortes de bons offices. Il était évident qu'il se proposait de donner sa fille en mariage à ce jeune chef. Lorsqu'ils arrivèrent à Onnontagués, les guerriers de la tribu vinrent au-devant d'eux, parés des habits de la victoire, consistant en peaux précieuses et en bon-

nets de plumes des plus brillantes couleurs. Ils saluèrent tous François, mais elle était comme une personne sourde, muette et aveugle. Ils chantèrent leurs chansons de félicitation et de triomphe, et la voix forte du vieux Talasco grossit le chœur. François marchait d'un pas ferme; elle ne pâlisait point; mais elle avait les yeux abattus, et ses traits étaient fixes comme ceux d'une personne morte. Une fois, pourtant, comme elle passait devant la cabane de sa mère, son âme sembla être émue par quelques souvenirs de son enfance; car on lui vit les yeux mouillés de larmes. La procession gagna le gazon, lieu qui, dans chaque village, est destiné à la tenue des conseils et aux amusements. Les sauvages formèrent un cercle autour du vieux chène; les vieillards s'assirent; les jeunes gens se tinrent respectueusement hors du cercle. Talasco se leva, tira de son sein un rouleau, et coupant la corde qui l'attachait, il le laissa tomber à terre: "Frères et fils, dit-il, voyez les chevclures des Outaouais chrétiens; leurs corps pourrissent sur les sables de St. Louis. Chrétiens! prissent tous les ennemis des iroquois! Mes frères, voyez mon enfant, le dernier rejeton de la maison de Talasco; je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée; elle sera replacée dans la plus chaude vallée de notre pays, si elle consent à épouser le jeune chef Allewemi, et abjure ce signe;" et il toucha en même temps, de la pointe de son couteau, le crucifix qui pendait au cou de François. Il s'arrêta un moment; François ne leva pas les yeux, et il ajouta d'une voix de tonnerre: "Écoute, enfant: si tu ne te rallies point à ta nation; si tu n'adjures point ce signe qui te fait connaître pour l'esclave des chrétiens, je te sacrifierai, comme je l'ai juré avant d'aller au combat, je te sacrifierai au dieu Aréouski. La vie et la mort sont devant toi: parle."

"Non, dit l'un des sauvages; le tendre bourgeon ne doit pas être si précipitamment condamné au feu. Attends jusqu'au soleil du matin: souffre que ta fille soit conduite à la cabane de Genahatenna; la voix de sa mère ramènera au nid le petit qui s'égare."

Françoise se tourna avec vitesse vers son père, et se frappant les deux mains, elle s'écria: "Ah! ne le faites pas; ne m'envoyez pas à ma mère, c'est la seule faveur que je vous demande; je puis endurer tous les autres tourments: percez-moi de ces couteaux sur lesquels le sang de mon époux est à peine séché; consommez-moi dans vos feux; je ne fuirai aucune torture; une martyre chrétienne peut souffrir avec autant de courage que le plus fier captif de votre tribu."

"Ah! s'écria le père avec transport, le pur sang des iroquois coule dans ses veines: préparez le bûcher; les ombres de cette nuit couvriront ses cendres."

Pendant que les jeunes gens exécutaient cet ordre, François fit signe à Allewemi d'approcher: "Tu es un chef, lui dit-elle, tu as de l'autorité; délivre cette pauvre fille Outaouaise de sa captivité; envoie-la à ma sœur Rosalie, et qu'elle lui dise que si un amour terrestre s'est interposé une fois, entre le ciel et moi, la faute est expiée; j'ai plus souffert dans l'espace de quelques heures, de quelques instants, que toute sa confrérie ne peut souffrir par une longue vie de pénitence. Qu'elle dise qu'à mon extrémité je n'ai pas abjuré la croix, mais que je suis morte courageusement." Allewemi lui promit de faire tout ce qu'elle lui demandait, et accompagna fidèlement sa promesse.

Un enfant de la foi, un martyr ne meurt pas sans l'assistance des esprits célestes: l'expression du désespoir disparut, des cet instant, du visage de François; une joie surnaturelle rayonna dans ses yeux, qu'elle leva vers le ciel; son âme parut impatiente de sortir de sa prison; elle monta sur le bûcher avec prestesse et alacrité; et s'y tenant debout, elle dit: "Que je me trouve heureuse qu'il me soit donné de mourir dans mon pays, de la main de mes parents, à l'exemple de mon Sauveur, qui a été attaché à la croix par ceux de sa nation." Elle pressa alors le crucifix contre ses lèvres, et fit signe aux bourreaux de mettre le feu au bûcher. Ils demeurèrent immobiles, leurs tisons à la main; François semblait être un holocauste volontaire, non une victime. Sa constance victorieuse mit son père en fureur; il sauta sur le bûcher, et lui arrant des mains le crucifix, il tira son couteau de son ceinturon, et lui fit sur le sein une incision en forme de croix: "Voilà, dit-il, le signe que tu aimes; le signe de ta ligue avec les ennemis de ton père; le signe qui t'a rendue sourde à la voix de tes parents."

"Je te remercie, mon père, répliqua François en souriant d'un air de triomphe; j'ai perdu la croix que tu m'as ôtée; mais celle que tu m'as donnée, je la porterai même après ma mort."

Le feu fut mis au bûcher; les flammes s'élevèrent, et la martyre iroquoise y périt.

LES DIX COMMANDEMENTS DE L'APICULTEUR.

1. Tes abeilles tu nourriras, Selon le cas très-sagement.
2. Jamais ne les étoufferas, Comme on le fait vulgairement.
3. Du froids tu les garantiras, Et d'humidité mêmement.
4. Souvent tu les visiteras, Pour voir quel est leur portement.
5. Un seul essaim tu leur prendras, Ta ruche en vaudra doublement.
6. S'il sort, tu le recueilleras, Le plaçant à part promptement.
7. La ruche faible marieras, L'orpheline pareillement.
8. Ruche en paille adopteras, Avec le capot forcément.
9. Parfois tu les soupèseras, Pour t'assurer du rendement.
10. La vieille mère détruiras, Après quatre ans formellement.

Une femme se confessait du trop grand attachement qu'elle avait pour le jeu; son confesseur lui représenta qu'elle devait d'abord considérer la perte du temps.

—Hélas! oui, mon père, dit-elle; on perd tant de temps à mêler les cartes!